

Acq. 173989

15 Centimes

Samedi 22 Novembre 1913

Le Bonnet Rouge



La Satire coiffe le Bonnet Rouge.

(Dessin de JACQUES NAM.)

Exceptionnellement : 10 Centimes

G.F.P

Rimes au "Bonnet"

*A qui jettes-tu ton bonnet,
Ton bonnet couleur de bataille?
— A qui me nargue! Et ma mitraille
Est pour le mufle et le benêt!*

*A qui tendras-tu ton bonnet,
Qui met dans Paris tache claire?
— A tous ceux qui las de se taire
Conteront tout à mon "Bonnet"*



*Que mettras-tu dans ton bonnet
Ton bonnet vif à la prouesse?
— Du mépris ou de la tendresse
Selon que j'aime ou que je hais!*



*Qui railles-tu de ton bonnet,
Crânement campé sur l'oreille?
— Gamin du faubourg je m'éveille;
Et mon respect, tu le connais!*

*Prince des sots, si ce "Bonnet"
Sur ton dos aiguise sa plume
Ris avec lui, sans quoi ton rhume
Pourrait en prendre un tantinet!*



9, Boulevard des Italiens. - PARIS
(ADRESSE PROVISoire)
TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51.

RÉDACTEUR EN CHEF :
MIGUEL ALMEREYDA

ABONNEMENTS :
France et Colonies :
Un An, 7 fr. 50 — Six mois, 4 fr. 50.
Union Postale :
Un An, 10 f. — Six mois, 5 fr. 50.

Secrétaire général :
EUGÈNE MERLE

Administrateur :
PAUL RAOULT



Qui es-tu, où vas-tu, Bonnet Rouge ?

PAR SÉVERINE

Crête du coq gaulois, aigrette du chant sonore, dominant la volaille qui s'effare ou s'empiffre — poules jacassantes, canards béats, oies solennelles, pintades maniérées, et vous dindons décou-ronnés, bedonnants, seulement jabotés de rouge, qui semblez des coqs renégats — effroi des autruches chauves, au croupion fructueux, qui se cachent la tête pour ne rien voir ni ne rien entendre, Bonnet rouge, qui es-tu ?

— L'épouvantail !... Les massacres !... La Terreur !...

Tais-toi, vieil homme qui intervient ! Explique mal qui claque des dents. Et toi aussi, jeune homme aux yeux rusés, tout armé de textes, tout gonflé de casuistique ! L'autre, au moins, est sincère dans sa peur ingénue — aussi sincère que le passereau qui fuit le cerisier où flotte un lambeau d'andrinople. Il ne connaît que ce qu'on lui a conté. Il est l'écho de frayeurs ataviques.

Tandis que toi, érudit, *tu sais* ; ton ignorance n'est qu'une feinte, un mouvement d'escrime contestable, un moyen de polémique sans beauté.

L'erreur faisant ton compte, tu y persistes. Tu n'es ni le premier, ni le dernier à qui l'on entendra dire, dans le privé : « C'est inexact, oui... mais ça fait bien ! »

Nous ne vous laisserons pas dire. Toi qu'on a abusé, prends ma main, regarde mes yeux : ils ne sont pas ceux d'une massacreuse. On va causer, tous les deux. Je ne te dirai que la vérité : une vérité historique simple et nue, sans fioritures. Toi qui veux mentir, tu seras du moins contraint de mentir ouvertement, officiellement, d'aller contre l'enseignement des âges, de nier le Fait — clair comme la lumière du jour !

Qu'est-il donc, le Bonnet rouge ?

Allez dans tous les musées du monde, en tous endroits où la curiosité, je n'ose dire la piété des descendants, a accumulé les vestiges des anciennes civilisations. Parmi beaucoup de tessons inutiles ou de monstres raboteux, vous trouverez toujours, soit en file sur un bas-relief, soit en support sous un entablement, des hommes à morne face, en tunique courte, coiffés du bonnet dont le fond remonté exhausse la coiffure, décrit la courbe du casque.

« Captifs de Phrygie », dit le catalogue.

Des captifs, on fait des esclaves — et les esclaves vont tête nue. On arrache donc le bonnet à ces fronts humiliés. Mais Rome, pratique pour le moins autant que Carthage, fait de ce symbole des temps heureux, de ce souvenir de la lointaine patrie, un gage, une récompense, une rançon.

— Tu veux le ravoir ? Soit. Quand tu seras affranchi.

Etre un affranchi : une moitié de citoyen !

Plus de chaînes, plus de fouet, plus de murènes à engraisser de sa chair pour la table de Lucullus, plus de fauves vous dépeçant dans l'arène pour la joie du bon public, plus de gibets, plus de croix !

Ce bout de chiffon teint de pourpre, en quelle exaltation il tient les âmes serves ! Quelle pathétique noblesse lui confère d'avoir été si ardemment souhaité par tant de milliers de créatures souffrantes !

Comment s'étonner alors de le voir arborer par la révolte ?... Écoutez ces rumeurs. Voyez rouler cette foule, qui dévale au flanc du mont sacré. Elle ovationne Antoine, elle acclame Brutus — qui vient de tuer César... Coquelicot sur la tige d'une pique, l'emblème de la libération oscille au-dessus des têtes, dans le vent des clameurs.

Ce n'est qu'épisode. Le bonnet revient à sa destinée première, dans les cités œuvrant à l'ombre de la cathédrale. Ces « escoliers » dont le front incline sur les livres, ces doctes adolescents dont la turbulence hors des leçons donne tant de fil à retordre au guet, ils aspirent, eux aussi, à l'obtention du bonnet. Comme mutins ? Vous vous gaussez. Comme évadés des limbes de l'incertitude, comme affranchis de l'ignorance. C'est l'Université qui, par le don du symbole, leur confère l'investiture.

Bonnet devenu carré, bonnet devenu noir, que de rires tu couves au crâne de Rabelais, que d'orages tu couvres au front de Calvin !

Mais il devient aussi la coiffure des paysans de la France et de ses abords. Gars normands, souples Navarrais, gens d'Alsace ou de Touraine ont adopté comme coiffure familière l'antique bonnet.

Il est gris, il est bistre, il est noir... mais, quand le sang monte

à la tête du populaire, ça congestionne le couvre-chef. Jusque dans les provinces du loyalisme par excellence : la Bretagne, la Vendée.

Quand Louis XIV, en 1675, les presse jusqu'à la mort, les écrase d'impôts, elles se regimbent, seigneurs et recteurs en tête. Bonnet rouge et carmagnole, deux cents ans avant la Révolution, sont inaugurés par les nobles et par les prêtres !

Que vient-on reprocher à ces pauvres objets leur populacière origine ?

La Révolution ? Nous y voilà.

Sont-ce les Suisses de Châteaueux, les survivants du massacre de Nancy, expédiés au bain pour avoir refusé de tirer sur le peuple et arrivant de la géhenne, après que graciés, encore coiffés en forçats, qui « lancent » à Paris le Bonnet rouge, on n'est pas très fixé. Brissot en écrit l'apologie et la vogue en est immense. Pourtant, aux Jacobins, Pétion, qui est timoré, et Robespierre, qui est délicat, motionnent contre lui, obtiennent un vote désapprobatif. Supprimé, le bonnet.

Argument à joindre au dossier de l'influence des « meneurs » sur les volontés de la multitude. Quatre jours après, dans un délire de bravos, à la suite d'une représentation de la *Mort de César*, le même emblème qui devançait pour de bon, dans les rues de Rome, les meurtriers de César, coiffe le buste de Voltaire, jette son pourpre reflet sur le rire fameux !

Les Marseillais de Barbaroux, épris de vives couleurs, arborent le symbole à la mode. Au 20 juin, le faible Louis XVI accepte qu'on l'en affuble — comme s'il ne valait pas mieux, pour un roi, mourir debout, hautainement, sans concessions, que de s'humilier !

Les massacres ?... Laissons ce bonnet-là. Il n'est ni plus ni moins que tant de couronnes, de casques, de képis, mêlés aux hécatombes. L'humanité est l'humanité : nous ne la referons que lentement, par la conquête des cœurs et des consciences. Danton a du sang aux mains, peut-être, mais la foi au cœur... Paris tremblait, la Patrie était en danger...

Regardons ailleurs, vers Kellermann. Le Bonnet rouge est redevenu une récompense. Il est acquis au plus ancien sous-officier de l'armée ; il sera décerné à qui accomplira un acte de valeur. Marchez, va-nu-pieds, à la conquête du monde pour y semer l'idée de révolte !

Il est officiel, sur les monnaies, sur les drapeaux, sur les boutons, sur les brassards des postillons. Il décline seulement après que la République est morte de fait. Notre-Dame-de-Thermidor, diamantée et futile, le foule de ses pieds cerclés de bagues ; Joséphine le boude et Bonaparte ne le peut souffrir.

Des années, des années... En 1830, en 48, en 71, il apparaît à peine, méconnu, incompris. Courbet seul, dans l'exil, à la Tour-de-Peilz, en couronne son admirable République. Mais l'Histoire a des retours de justice. De ce que le passé gagne au recul, on sait mieux le rôle des gens et des attributs. La Semeuse de Roty, sur les timbres, sur les monnaies, réhabilite enfin le bonnet de Phrygie. Mais la Semeuse sème à contre-vent, l'imprudente. Que de grain perdu !

On veut l'aider. Satire, ma fille, coiffe son bonnet ! Qu'il nimbe tes cheveux souples, ton beau rire de malice exempt de cruauté. Ris et fais rire, aux dépens des envieux, des sots, des méchants, des exploités ! Ne frappe jamais les faibles, à moins que, par la ruse, ils ne s'égalent aux forts. Dévoile ! Démasque ! Détruis ! Patauge à travers les toiles d'araignées, comme dit le bohème épique, crève les grilles d'or et les maillots d'acier ! Venge les petits, les honnêtes, les croyants, les derniers paladins !

« Sainte ironie ! », disait Proudhon.



Sous Notre Bonnet



Réconciliation

Bien que dès son avènement on l'eût sacré Président national, il eut, au lendemain de son élection, quelque adversaires assez fermes. Il en souffrit. Aussi s'appliqua-t-il à le désarmer... dans l'intérêt supérieur de la France, comme vous pensez.

Quelques-uns cédèrent vite. Certains autres firent mine de rester irréductibles, notamment un ex-concurrent, qui occupait lui-même dans la République une a sez haute fonction.

Comme c'était fâcheux !... Cette opposition allait faire le plus mauvais effet sur le public. Et « l'Union de tous les Français », que devenait-elle ?... Il fallait, de gré ou de force, ramener le récalcitrant dans le giron de l'Elysée « national ». On s'y employa.

Un beau jour, on s'écria, faubourg Saint-Honoré : « Nous le tenons ». On avait examiné à la loupe le passé de l'ex-concurrent. On savait qu'il avait eu quelques aventures dans sa jeunesse : il était si séduisant ! Qui oserait dire, d'ailleurs, qu'il ne l'est plus ? Mais une ave t r entre autres frappa les investigateurs féroces.

Une tendre dame du Faubourg (Saint-Germain), avait eu pour le beau jeune homme — oh ! il y a longtemps... — des attentions touchantes. Son profil régulier, son allure aristocratique, son art de dire les vers et de jouer la comédie de salon, son talent oratoire précoc., tout en lui l'avait séduite. Après tout, il n'y a pas de mal à cela.

Où mais... mais certaines archives notariales conservaient le souvenir de ces touchantes attentions.

L'arme était bonne. On pou ait négocier. Un « ami commun » se chargea de la délicate mission.

Ce fut entre l'ex-concurrent et lui une entrevue, à la manière de Bernstein. On causa d'abord ; puis, sentant la résistance hautaine subsister, l'ami commun raconta sa petite histoire. Du coup l'autre s'effara.

— Comment vous savez !...

— Oui.

— Et c'est vous qui avez mangé à ma table qui venez me dire cela !...

— C'est ou... e n'ai plus faim.

— Vous n'avez pas les preuves, au moins ?...

— Les preuves écrites !

Dès lors, la paix était conclue. Un grand acte venait de s'accomplir : tous les grands Français étaient réconciliés. Ils nous le firent savoir quelques semaines plus tard dans d'éloquents discours, académiques autant que politiques.

Et, qui sait ? peut-être un des futurs présidents du Conseil s'appellera-t-il...

Comité à céder

Le directeur d'un grand magazine mondain, de parution récente, M. de T..., pour ne pas le nommer, venait à peine d'annoncer au tout-Paris élégant que naturellement ce serait épatant, qu'il vit entrer dans son bureau trois gentlemen du meilleur monde.

Il se trouvait que ces messieurs avaient songé, de leur côté, à fonder une publication de luxe, destinée à la haute société. Dans ce but, ils avaient constitué un « comité d'honneur » des plus reluisants. Grillés par M. de T..., ils venaient — tout simplement — lui offrir de lui céder leur comité. Ainsi le directeur du magazine se procurait (à des conditions qu'il est inutile de rechercher) le patronage d'une belle équipe de monarques, princes, grands ducs et personnalités marquantes de l'aristocratie, équipe allant de S. M. la reine de Roumanie à M. Stephen Liéga d, en passant par la grande duchesse Wladimir, la duchesse de Rohan, M. Bonnat et M. Jean Aicard.

M. de T... aime mieux se contenter de concours plus... spontanés, et le « comité d'honneur » est toujours à céder.

Le cas Faurie

Le général Faurie a répété à plusieurs reprises qu'il avait été informé par un ancien ministre de la Guerre qu'on lui « casserait les reins aux manœuvres ». Mais il n'a pas cité son nom : Pourquoi ? Pour cette raison très simple que l'ancien ministre lui avait formellement interdit de le mettre en cause.

Respectons donc le désir de cet honorable parlementaire. Qu'il nous suffise de savoir qu'il a de fort belles moustaches et un lorgnon combatif, qu'il fut jadis capitaine de chasseurs à pied, qu'il est député de l'Ain et qu'il détint le portefeuille des Colonies avant d'aller rue Saint-Dominique.

Nous ne l'avons pas nommé.

Le général Faurie est-il un général de valeur ? Il faut répondre par la négative.

M. Faurie est un chef médiocre et paresseux. Cela ne l'empêche point d'être vigoureux et intelligent.

Son républicanisme est tout en surface et en paroles. Sa manière de commander trahit l'aristocrate. Cependant, il continue à mériter la sympathie, simplement parce qu'il est inquiet à raison des opinions qu'il affiche.

Ce qu'il faut surtout admirer, c'est l'habileté avec laquelle M. Faurie tenta de se soustraire à la peine qui le menaçait.

Sans la lettre publique, M. Faurie était mis à la retraite et emportait une réputation d'incapable.

Grâce à la lettre, il risquait de n'encourir que la non-activité, peine moins grave, et s'il était frappé plus durement on pouvait admettre qu'il l'était non pour des fautes de manœuvre, mais pour un geste audacieux.

La malice a été vaine.

Il s'en fallut de peu d'ailleurs que le général Faurie ne fût pas frappé, malgré l'avis du Conseil d'enquête, ou, du moins, qu'on lui infligeât une peine moins rigoureuse que la mise à la retraite d'office.

Le ministre de la Guerre Etienne dont on connaît le « bon garconnisme », hésitait à prendre cette sanction contre un homme aimable et qui, après tout, ne lui avait rien fait. Il venait donc au Conseil des ministres avec des intentions bienveillantes.

Le malheur voulut que ledit Conseil eût à s'occuper de l'Algérie. Il fut même question du départ du gouverneur général actuel. A cette nouvelle, M. Etienne bondit et son indignation s'exprima avec véhémence. Cependant les adversaires de M. Lutaud — car il en a — tenaient bon.

Quelqu'un alors proposa une transaction : « Nous vous laissons Lutaud. Donnez-nous Faurie ».

Et Etienne donna Faurie — pour sauver la discipline !

Par la même occasion, il laissait M. Dumont au cabinet Barthou : car c'est cet ingénieux financier qui aurait succédé au gouverneur général de l'Algérie.

Le Président du Conseil offre une honnête récompense à qui lui fournira le moyen de débarquer son pitoyable collaborateur.

Les grandes raisons

M. Barthou — chacun le sait — rêve d'habit vert et d'immortalité. Ce petit ministre se croit l'étoffe d'un grand académicien.

Aussi, pendant toutes les vacances, l'a-t-on vu courir après ses électeurs éventuels. Un surtout lui donna du mal, tant il se montra récalcitrant.

M. Pierre Loti, que le Président du Conseil alla voir à Hendaye, était, en effet, fort mécontent. Il reprochait au ministère d'avoir joué et ruiné ses concitoyens. Car M. Loti est Rochefortais, et MM. Barthou et Baudin avaient décidé, un beau matin, que Rochefort ne serait plus port de guerre.

En échange de sa voix, M. Loti veut des bateaux, des marins, une préfecture maritime. M. Barthou aimerait mieux transiger. M. Painlevé qui fut, à la Chambre, l'adversaire le plus éloquent du port de Rochefort, alla dans la cité sacrifiée parler de compensations... et aussi préparer sa candidature.

Mais M. Loti se méfie. Les plus belles promesses ne le rassurent pas. Et, comme M. Barthou s'obstine à vouloir siéger sous la Coupole, Rochefort restera port de guerre.

* || M. de Fouquières, poète ?... || *

- Il est question de donner la croix à M. André de Fouquières.
- Non !
- Si.
- Par exemple ! A un conducteur de cotillons !...
- Mais M. de Fouquières n'est pas qu'un conducteur de cotillons... C'est un écrivain des plus distingués et un poète d'un talent sûr.
- Dites donc, vous...
- Dites donc ?... cher ami, savourez ceci :

SONGE

Poésie d'André de Fouquières Musique de Th. de Berckheim.

*Sur un divan semé des roses de l'été,
Bercée entre mes bras, tu t'étais assoupie,
Et je sentais monter la langueur infinie
De ton corps évoquant les nuits de volupté.*

*J'ai soudain, en voyant tes paupières mi-closes,
Pensé que tu t'étais endormie à jamais ;
Et, devant le néant de tout ce que j'aimais,
J'ai désiré rester près de toi, dans les roses.*

*L'odorant catafalque où nous étions unis
Ne se serait jamais fané. Dans ma chimère
Je lisais le secret de tes grands yeux ternis*

*Sous le voile bleuté de ta frêle paupière,
Et je t'imaginai si divine au travers
Que j'ai presque pleuré quand tu les as rouverts.*

- Hé là ! je le connais votre morceau. Un instant, voulez-vous ?.. A votre tour savourez donc ceci :

LES PETITES HEURES : SONGE

*Sur un divan semé des roses de l'été
Bercée entre mes bras, tu t'étais assoupie,
Et je sentais monter la langueur infinie
De ton corps évoquant les nuits de volupté.*

*J'ai soudain, en voyant tes paupières mi-closes,
Pensé que tu t'étais endormie à jamais
Et, devant le néant de tout ce que j'aimais,
J'ai désiré rester près de toi, dans les roses.*

*L'odorant catafalque où nous étions unis
Ne se serait jamais fané. Dans ma chimère
Je lisais le secret de tes grands yeux ternis*

*Sous le voile bleuté de ta frêle paupière,
Et je t'imaginai si divine au travers,
Que j'ai presque pleuré quand tu les as rouverts.*

- » Et c'est signé...
- André de Fouquières, parbleu ! Je viens de vous le dire.
 - Nenni, cher ami. C'est signé Georges Casella...
 - Georges Casella !...
 - ... Editions de la *Revue Dorée*, cher ami, année 1902.
 - J'ai tiré, moi, ma lecture de l'album de *Musica*, septembre 1907. Il y est même mentionné que le morceau — pour voix de soprano — est inédit
 - Curieux...
 - En effet, mais dites-moi...
 - Quoi donc, ami ?
 - Georges Casella et André de Fouquières ne sont peut-être qu'une seule et même personne...
 - Je n'y avais pas songé. C'est sûrement ça.
 - A moins que...
 - A moins que quoi ?
 - A moins... Oh ! après tout, ça n'a pas d'importance. Relisez-moi donc ce poème... Sur un divan semé des roses de l'été...

* || La part de l'Empereur || *

Lorsqu'il fut question de nommer M. Albert Carré administrateur général du Français, celui-ci alla voir M. Barthou pour le remercier... et pour lui demander d'ajouter à son traitement la Part de l'Empereur.

- Cette part — qui est entière — fut jadis attribuée à Perrin et M. Claretie n'y renonça que lorsqu'il eut supprimé le comité de lecture :

elle était donc à la disposition du ministre. Du moins, elle l'avait été. Car, à la demande de M. Carré, le président du Conseil, ministre de l'Instruction publique, dut répondre par un « impossible » des plus nets.

- La part de l'Empereur, je vous l'aurais attribuée bien volontiers. Mais Guist'hau l'a donnée à Mlle Cerny !

On ne saurait d'ailleurs reprocher à la charmante comédienne de n'avoir pas été désintéressée à cette occasion : elle eut, à l'époque même où elle recevait cet impérial présent, un si beau geste ! Mlle Géniat quittait le Français parce qu'on ne lui avait donné qu'un demi-douzième ; émue de voir la compagnie privée de son joli talent, Mlle Cerny offrit à sa camarade de lui abandonner le demi-douzième qui venait de lui être attribué à elle-même. Cette noble attitude valut à Mlle Cerny les plus chaleureux éloges d'une presse enthousiaste. Nous vivons en un siècle si avide !

Rendons hommage, nous aussi, à la générosité magnifique de cette artiste et inclinons-nous devant les heureuses décisions de M. Guist'hau, ministre de l'Instruction publique (Cabinet Briand).

P. S. — Il est bien certain que M. Briand n'eut aucune part dans l'attribution à Mlle Cerny de ce joli denier. De méchants esprits feront d'équivoques rapprochements. Ceux-là auront tort. M. Guist'hau est un ministre indépendant et Mlle Cerny — comme toutes ses collègues d'ailleurs — n'a jamais rien dû qu'à son talent...

* || Un chef-d'œuvre en péril || *

Il y a quelque part dans Paris un merveilleux bas-relief d'Alexandre Charpentier fixant une des plus belles heures de l'histoire de la République. On y voit Zola, au banc des accusés, à côté de M^e Labori. Dans le public, les amis de Zola, parmi lesquels le grand artiste Desmoulin, se dressent au premier plan.

Cette œuvre splendide, faite d'après des documents pris sur le vif, a un intérêt historique égal à la valeur artistique. Elle est inachevée, mais en deux jours la main pieuse d'un sculpteur ami pourrait en faire une œuvre définitive. Or le bas-relief est en plâtre. Faute des quelques centaines de francs nécessaires pour le couler en bronze, on le laisse s'effriter dans la cave d'un garde-meuble. Quelques semaines encore, et tout le travail de Charpentier sera perdu.

Les artistes — et les hommes au cœur fidèle qui ont gardé, vivant, le souvenir des heures glorieuses — permettraient-ils ce sacrilège ?

S'il ne se trouve personne, dans les milieux officiels, pour sauver cette œuvre d'art et de foi républicaine, le *Bonnet Rouge* demandera les gros sous nécessaires à ses lecteurs et amis. Il se fera d'ailleurs ensuite un devoir d'offrir l'œuvre au gouvernement de la République. A défaut de M. Barthou, méliniste tenace, M. Poincaré, qui s'est dit des amis de Zola, ne pourra que bien l'accueillir.

CRIMES RITUELS



- Paraît qu'ils remplacent l'hostie par des petits enfants.

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

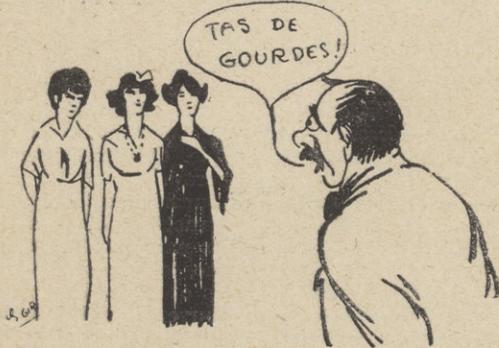


L'ENVERS du Music-Hall. C'est le titre d'un joli livre de Colette. C'est aussi prétexte à mille lieux communs. Il y a des phrases toutes faites et faciles, de la pitié à bon marché, du pittoresque à la Goncourt ou à la Huysmans. Evidemment. Mais il y a autre chose de plus simple, de plus terre à terre, qui ne prête pas à la peinture savoureuse : il y a l'envers du Music-Hall considéré au vuste point de vue humain, au point de vue de la santé physique et morale de tous ceux et de toutes celles qui y travaillent.

C'est ainsi que nous l'avons considéré. Et cela en vaut la peine.



La préfecture de police et les directeurs avides de ses affiches, sinon de ses avis, ont fait coller, sur les murs des music-halls, d'immenses placards où s'affirment indispensables les mesures d'hygiène et de salubrité sur la scène, dans les couloirs et dans les loges des artistes. Ces mesures sont prudentes. Elles disent la nécessité de l'aération, l'excellence de l'eau, la quantité d'air nécessaire à chaque individu. Elles s'inquiètent de la moralité,



Monsieur le régisseur échange quelques propos aimables avec le personnel féminin.

interdisent les exhibitions trop peu vêtues et les curiosités des vieux messieurs ou des trop jeunes gens.

Nous verrons comment tout cela est respecté.

Les music-halls sont pour la plupart installés depuis un temps où l'hygiène était inconnue. Ils ont été aménagés à une époque où la Revue n'occupait point exclusivement l'affiche, où la figuration n'avait pas l'importance que lui accordent aujourd'hui tous les faiseurs de tableaux vivants, tous les brosseurs de fresques animées. Seule la Cigale où il est incontestable qu'on respire fut reconstruite voilà huit ans.

Il se produit alors ce qui se manifeste aussi dans maints théâtres où la pièce à spectacle a pris la place de la bonne comédie de jadis : les artistes sont entassés, enfermés, cadennassés, étouffés dans des petits locaux, dans des boccas plus exactement, où l'on ne sait pas s'ils viennent purger une peine disciplinaire ou exercer un métier qui tue.

Franchissez l'entrée des artistes de l'Olympia, par exemple ; la scène s'offre à vous tout aussitôt. L'odeur inévitable, paraît-il, de sueurs humaines pimentées de fards vous prend à la gorge, s'introduit dans vos fosses nasales, vous étourdit comme un alcool trop fort, et vous laisse à peine la notion de considérer le troupeau rutilant des « petites femmes de revues » qui attendent de pénétrer sur le plateau.

Une loge est ouverte, à deux pas de la scène. C'est celle de l'étoile.

C'est une pièce de 2 m. 20 de large et de 3 mètres de long. Ne parlons pas des murs qui sont salis par le papier. Oublions le lavabo primitif dont s'excuserait un recteur de collège au fond des provinces, négligeons l'ameublement quasi inexistant, pour ne considérer que la fenêtre, que la lucarne qui doit apporter la vision d'un coin de ciel et un peu d'air frais. Elle donne sur le grillage d'un toit où voisinent les vieux papiers et les peaux de bananes ; elle ne laisse deviner qu'une maison proche où luisent les étoiles timides des lampes attardées.

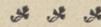
On la ferme naturellement, cette ouverture. Il règne alors dans la pièce étroite où le visiteur se réfugie sous les soieries des costumes, où l'habilleuse va et vient, où l'étoile se démaquille pour se remaquiller, une chaleur empoisonnée de relents de poudre de riz, qu'on ne peut respirer sans défaillir. La chaleur des music-

halls... L'espèce d'atmosphère de faux luxe, d'étuve à l'essence de rose, de rôtissoire parfumée...

Et si, enfiévré, vous ouvrez la porte pour avoir l'illusion de la fraîcheur, vous entendrez l'artiste vous dire : « Fermez... oh ! fermez... Il ne faut pas ouvrir la porte. Pour la pudeur ! »

Parbleu ! Mais alors, la moindre loge, genre chambre Touring-Club, ferait bien mieux notre affaire. De l'espace, de l'espace et une aération bien comprise, un ventilateur au besoin.

A Marigny, cet été, une grande artiste, transfuge du théâtre, ne pouvait point rentrer dans la pièce où elle devait s'habiller et vivre pendant plus de trois heures, sans être prise de nausées. Sa loge était à deux mètres de la scène. L'humidité ajoutait à la chaleur on ne sait quel arrière-goût fétide qui aurait découragé le nerf olfactif le moins sensible. Et, si nous insistons sur ces deux exemples, c'est qu'en vérité il s'agit là de demeures d'étoiles, qui semblent avoir droit à des considérations particulières.



Jugez un peu du sort des humbles, des sans-grades, de celles qui n'ont qu'à gambiller ou qu'à fredonner un couplet. Elles sortent de la scène où l'on sue pour rester, comme aux « Folies-Bergère », dans un grand espace où gisent les accessoires et les décors, près de la porte de la rue qui s'ouvre en apportant des petits vents coulis sans douceur.

Où alors elles remontent par des escaliers dont les maisons vétustes des plus vieux quartiers s'effrayeraient, vers des loges où, à quatre, cinq ou six, elles se déshabillent puis se revêtent, se fardent et se défardent, dans l'in vraisemblable encombrement des pots de vaseline, des bâtons, des perruques, des chiffons, des bas roses, des coiffures de théâtre ou des menus objets de ville.

Rien qui soit installé comme il conviendrait. Rien qui ait l'apparence de la propreté simple, de l'hygiène sans oripeaux qu'on trouve dans nos lycées parisiens. Les « girls » demi-nues vagabondent dans les couloirs où le sous-comique en caleçon prend le frais avec une « Diane chasseresse » au repos. Des détours, des plafonds bas, d'anciennes cuisines transformées en pièce habitable, où la table de toilette est réfugiée sous le manteau de l'ancienne cheminée, où il faut apporter l'eau dans des brocs si l'on veut se nettoyer. Tout cela, tout cela est tel qu'il y a vingt ans, rien n'a bougé. On s'est préoccupé des améliorations du matériel de la scène, on est à l'affût des trucs nouveaux, on est au courant des inventions qui facilitent les changements de décor. On hésite à faire ce qui pourrait donner aux travailleurs de ce monde du concert ou du music-hall, sinon un bien-être luxueux, du moins un confort indispensable à une profession où l'on s'use en ayant l'air de bien vivre.



(Illustrations de GIB.)

PALMARÈS

Chez les Goncourt

COTÉ DES EXAMINATEURS



Il y a dix. Chacun tient en poche son candidat et l'apporte au déjeuner préparatoire, car c'est maintenant un déjeuner : ces messieurs ne sortent plus le soir. Parfois il y a un cheveu dans les hors-d'œuvre et il n'y a pas que la bombe qui soit glacée.

Gustave Geffroy ne cède pas un pouce de son favori, tandis que Léon Hennique, lénitif, conciliant, paraît prêt à se rallier à tous les partis. Il a pourtant plus de passion qu'il ne le laisse voir. C'est à sa voix antisémite que l'an passé Savignon dut le prix.

J. H. Rosny, bon prince, vote successivement pour tous les candidats. Rosny jeune a des opinions personnelles, mais il les cache, si elles concordent avec celles de son frère.

Paul Margueritte, de la raison sociale Margueritte and Co, s'occupe de ça en bon employé, ponctuel et minutieux.

Tous crocs dehors, voici Mirbeau, qui a découvert, cet automne encore, le chef-d'œuvre ignoré.

Et voici Descaves, qui arrive ayant consciencieusement ingurgité, jusqu'à l'indigestion, jusqu'à la nausée, tout ce qui lui fut envoyé.

Et Elemir Bourges qui, homme de méthode, n'avalait journallement que deux volumes, et, lorsque les candidats chôment, fit des emprunts aux cabinets de lecture.

Et Léon Daudet, qui, accaparé par le service du Roy, n'a rien lu, rien vu, et qui, bien entendu, a tout de même une opinion.

Quant à Judith Gautier, elle n'a jamais ouvert un livre de sa vie. Aussi fait-elle partie à la fois du jury des Goncourt et de celui de la *Vie Heureuse*.

COTÉ DES ÉLÈVES BIEN PLACÉS

Georges Pioch amène beaucoup de monde, car il a invité « Les dieux » à descendre « chez nous ». Les dieux ne peuvent moins faire que de lui rendre sa politesse en le protégeant. Il ne les implora d'ailleurs point.

Comme antithèse : M. Paul-Louis Garnier. Travail soigné, imitation parfaite de tous styles. Fait sa propagande lui-même. L'habitude des ministères l'a stylé et rendu propre aux visites et aux courbettes.

Derrière Alain Fournier se profile la silhouette du « Grand Meaulnes », secrétaire de Casimir-Perier fils : des protections, mais du talent.

« Titine » essaye d'attraper la médaille pour la donner à son parrain Machard. La gamine aura du mal à se faire pardonner la verdeur de son aventure par plusieurs des Goncourt pour qui le prix doit, en même temps que le mérite littéraire, récompenser la vertu.

Deux chirurgiens de Marseille unis pour écrire « les Captifs » veulent se partager le prix au bistouri. Histoire sombre.

Marc Elder se réclame du « Peuple de la Mer ». Paul de Ritter met ses « Bonnardin » sous l'ombre de Zola.

Son livre sous le bras, sans illusion sinon sans talent, est arrivé « Monsieur Laroze » et « ses contes arabes ». S'il est recalé, il se consolera en disant un mot spirituel à Léon Baranger à qui il ressemble comme un frère.

Saluons maintenant les élèves qui terminent leur devoir en retard : Maurice Bonneff et Léon Werth. Maurice Bonneff, à qui Léon a donné la permission de sortir seul, amène « Didier homme du peuple » ; et c'est un robuste compagnon.

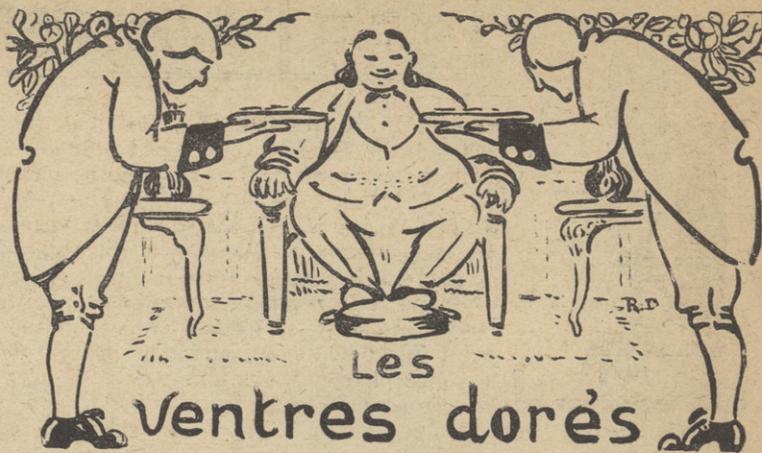
Léon Werth apporte sa « Maison blanche ». Ne lui dites pas qu'il a du talent ; rien ne le fait davantage souffrir. « Bien ça ?... heu... heu... une petite cochonnerie... »

Les professeurs s'avancent sur l'estrade. C'est Gaston Roumyel de Dijon et son « Vieux Garain ». Il y a deux ans, il faillit avoir le prix. La seule raison qui le lui enleva fut qu'il était trop vieux. Il a donc cette fois deux chances de moins : c'est peut-être injuste.

Le pays de Flaubert, où ils enseignent, portera-t-il bonheur à Jean Gaument et Camille Cé ? « C'est la vie », disent-ils, et c'est très bien. Mais quels coups de férule doivent recevoir sur les doigts ces deux universitaires, qui ont un respect si modéré pour leurs supérieurs !

Au pas de charge les livres patriotiques ! Présents : le fils Carpeaux (son père sculptait mieux), Emile Nolly (qui jadis écrivit d'excellents romans coloniaux), Henry Daguerches (ex æquo). Rompez !

Cela laisse la place à deux femmes dont il sera parlé le jour de l'examen : Andrée Viollis, délicieux « Criquet » et Harlov : « Tu es femme ».



LE BARON EMPAIN

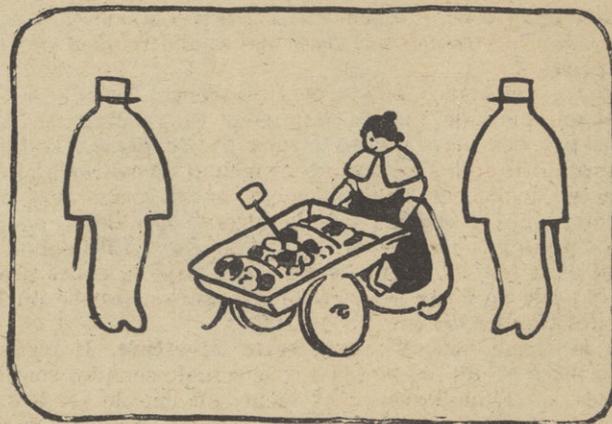
En Amérique, il serait roi. En Europe, il se contente d'être baron. S'il y avait pourtant une hiérarchie dans la noblesse des finances il devrait être duc et pair. Il était digne du grand roi d'affaires qui l'annonçait, et Léopold II trouva en lui un collaborateur capable de comprendre ses audaces et ses ambitions.

Point de trust, point de ces liens visibles et insolents qui affirment l'autorité d'un homme, qui en font le chef proclamé d'un système. Une influence toute-puissante et insaisissable, qui s'étend et se ramifie. Son nom même ne figure pas toujours aux conseils d'administration. Pourtant le groupe Empain est une réalité financière avec laquelle il faut compter.

La seule énumération de ses affaires épuiserait et au delà la place qu'on lui offre ici. Qu'il suffise de rappeler qu'en France le baron Empain a su enlever à la Thomson-Houston le monopole que les Américains lui avaient constitué. Les ateliers de Jeumont, l'usine de Saint-Denis témoignent de la place conquise dans l'industrie électrique par son audacieuse offensive. Mais ces luttes n'épuisent point une infatigable activité.

L'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique sont sillonnées de ses chemins de fer et de ses tramways. Il a voulu plus encore. Comme son roi avait créé un empire, le baron voulut avoir sa ville. Il a franchi les espaces que Léopold II avait rêvé de réunir sous sa couronne. Près du Caire où l'empereur du Congo souhaita d'être Pharaon, M. Empain a fait surgir Héliopolis, « Ville du soleil », au centre d'une oasis, dotée de tout ce qu'une ville peut avoir : métropolitain, tramways, eau, gaz, électricité, jardins, boulevards, égouts, et à laquelle pourtant manquent encore les habitants.

Entreprise audacieuse, imprudente, où sans doute un autre aurait pu succomber. Mais comment succomberait-il ? Invisible, insaisissable, et sans cesse agissant ; merveilleux manipulateur du marché, admirable exploiteur de ces papiers prestigieux de la Bourse, tantôt pleins d'espérances, tantôt lourds de menaçantes réalités, nul mieux que lui ne sait faire naître l'enthousiasme, et laisser ensuite retomber l'illusion. Egal aux Américains dans cet art, il a su maintenir jusqu'à présent son prestige et son crédit. Si son activité spéculative n'a point évité les légitimes critiques, du moins s'appuie-t-elle sur un fonds assez solide pour que nul assaut n'ait pu sérieusement l'ébranler. En cela peut-être le baron belge est supérieur à plus d'un roi d'outre-mer.



LA RUE

(Dessin de JEAN CLAR.)





Histoire des cacahuètes subversives et d'Étienne-le-Calamiteux

Cette nuit-là, après que Schahrazade eut fait avec le roi sa chose ordinaire, la jeune Daniazade, sa sœur, se leva du tapis où elle était blottie, et s'écria : « O Schahrazade, ne nous diras-tu plus quelque une de ces belles histoires douces, charmantes et parfumées, dont tu savais si bien réjouir, naguère, les oreilles de ce grand roi ? » Et Schahrazade sourit et dit : « Si ce roi aimable veut. » Et Schahriar, dit : « Doubtes-tu de mon plaisir, ô Schahrazade ? » Et Schahrazade remercia du souvenir, et dit : « En ce cas, de tout cœur généreux et comme hommage dû, je raconterai l'histoire des cacahuètes subversives et d'Étienne-le-Calamiteux. » Et elle dit :

Allah est plus savant, ô roi fortuné. Mais il est raconté entre ce qui est raconté qu'il y avait, dans une ville lointaine, un grand vizir qui s'appelait Barthouf. Et le peuple ne l'aimait pas parce qu'il était aussi méchant que petit, ce qui n'est pas peu dire. Or, Barthouf-le-Petit était affligé par Allah-le-Rétributeur de ministres plus méchants et plus bêtes que lui.

Il y avait surtout Etienne-ben-Ouenza qui commandait à l'armée après avoir été conducteur de chameaux. Mais en parler seulement me répugne, tant il était laid à la limite de la laideur, et lourd, et hargneux, et avec cela si gros et si peu abordable qu'il était semblable à une viande de lourd chameau qui serait juché au sommet d'une montagne de difficile accès. Aussi, et parce que ses méfaits étaient plus innombrables que les grains de sable du désert, on l'appelait le Calamiteux.

Or, les soldats d'Etienne-ben-Ouenza n'étaient pas satisfaits de leur sort. Et ils se plaignaient de ce que l'on ne tenait pas les promesses qui leur avaient été faites. Et un jour vint — qu'Allah nous épargne de tels jours ! — où les soldats, après s'être rassemblés sur les places publiques, conspuèrent Barthouf-le-Petit et Etienne-le-Calamiteux.

Le grand vizir et le chef de l'armée décidèrent de se venger. Et ils firent venir le chef de la police et ils lui ordonnèrent de faire mettre le plus possible de gens en prison. Et ils lui dirent aussi de trouver un prétexte à toutes ces mesures. Tout cela !

Alors le chef de la police fit arrêter le plus de gens qu'il put. Et pour cela il fit arrêter d'abord les plus grands ennemis du grand vizir, et après il fit arrêter les amis des premiers, puis les amis de leurs amis, puis les amis des amis de leurs amis, et quand les prisons furent pleines il alla voir le chef des juges et il lui dit : « O mon maître, j'ai découvert le complot et fait mettre en prison les coupables. Le plus terrible de tous s'appelle Yvetoum, et son principal complice s'appelle Marckouf. Et avec eux il y a des marchands, des pêcheurs, des poriefaix, des savetiers ».

Et le chef des juges fit mander l'eunuque Driour et il le chargea de faire une enquête. Et l'eunuque fit l'enquête, et il revint rapporter au chef des juges ce qui suit :

« J'ai découvert, ô mon maître, qu'Yvetoum, le principal coupable, avait fait envoyer, plusieurs fois, des cacahuètes grillées aux soldats. Or chacune de ces cacahuètes était la demeure d'un genni. Si bien que tous les soldats qui se partagèrent les cacahuètes d'Yvetoum sont maintenant habités par des gennis criards et malfaisants. Et ce sont ces gennis qui ont manifesté sur les places publiques. Et, pendant que les uns criaient : « A bas Etienne-le-Calamiteux ! », les autres hurlaient : « Mort aux chamelles ! », ce qui est, comme tu le sais, le plus grave des outrages. Et les soldats n'y sont pour rien et les mesures d'Etienne-ben-Ouenza et de Barthouf non plus. Yvetoum seul est coupable, avec Marckouf, qui a donné les dinars pour acheter les cacahuètes enchantées. Voilà, ô chef des juges, les résultats de mon enquête, et il faudrait être fils de truie ou de femme adultère pour oser les discuter ».

Or, Yvetoum et ses amis étaient têtus et obstinés comme le plus malin des chameaux du désert. Et, quand ils avaient dit une bêtise, ils recommençaient une seconde fois, et une troisième, et une quatrième, jusqu'à ce qu'on finit par ne plus s'en apercevoir. Et c'était encore pis lorsqu'ils avaient raison, car alors ils s'imaginaient que tout le monde remarquerait qu'ils avaient raison.

Or, au procès, ils racontèrent qu'ils avaient envoyé des cacahuètes aux soldats parce que les soldats étaient leurs amis, et que les cacahuètes n'étaient pas enchantées, et aussi que les soldats avaient raison, et que c'était une vérité tellement grande de dire que tout le mal était venu d'Etienne-le-Calamiteux qu'on la pourrait écrire, avec une aiguille, sur le coin intérieur de l'œil.

Et les juges, fâchés de voir des accusés plus bavards qu'eux, les firent vit remettre en prison. Et, quand il l'apprit, Etienne-le-Calamiteux, de jubilation, se frappa le derrière contre la terre tant et si bien qu'il se fit mal aux fesses.

Quant aux accusés, leur crime était si terrible qu'ils restèrent longtemps, longtemps, dans leur prison, et je ne sais même pas si Allah-le-Miséricordieux leur en fit jamais ouvrir les portes...



A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin, et, discrète, se tut. Alors le roi Schahriar s'écria : « O Schahrazade, que cette histoire est splendide ! Et que j'aime ce grand vizir, et les juges, et ce puant et calamiteux Etienne-ben-Ouenza. Aussi gloire à qui l'a octroyé, ô fille bénie de mon vizir, tant de dons choisis, et a parfumé ta bouche, et mis l'éloquence sur ta langue, et, sous ton front, l'intelligence ! Mais dis-moi : dans la ville où se passait ton histoire, n'y avait-il donc aucun homme de bon sens, et sage, et juste, pour remettre les choses à leur place, selon la volonté du Sublime Dispensateur, et renvoyer ton Etienne à ses chameaux, d'un bon coup de pied dans le fondement ?... »

AUX ÉCOUTES

On
demande
un
candidat

La section socialiste de Clichy-Levallois n'a vraiment pas de chance. Elle avait un député : le citoyen Willm. Elle n'en veut plus. Pour le remplacer, elle cherchait un candidat. Un premier fut écarté parce que franc-maçon ; un second parce que juif ; un troisième parce que blocard. Enfin on crut avoir trouvé le merle blanc — ou rouge — en la personne du citoyen Bon.

He las ! N'y aurait-il plus dans la section française de l'Internationale ouvrière un seul militant assez immaculé pour trouver grâce devant la section de Clichy-Levallois ? C'est à craindre : car le citoyen Bon n'est pas seulement franc-maçon, affilié à la loge *L'Action Socialiste* : il est encore vénérable de la loge *La Renaissance*.



Le
Pavé
de
l'Ours

Il n'y a pas que les généraux de M. Etienne qui soient fatigués. Les cadres de la Sociale ont aussi besoin d'être rajeunis. C'est du moins l'avis de beaucoup de militants de la section française de l'Internationale ouvrière, et plusieurs demandaient, dans un congrès récent, que l'on fendît l'oreille à certains fonctionnaires du parti, notamment incapables.

Ce fut Renaudel qui, avec sa fougue coutumière, plaida pour les vieux généraux — voire les vieux adjudants — aussi fâcheusement placés sur la sellette.

Rien n'y fit — pas même les plus belles périodes empruntées aux plus récents discours du citoyen Jaurès ; les interpellateurs tenaient bon.

— Au fait, dit quelqu'un, puisque le Parti a trop de personnel et l'*Humanité* pas assez, si l'on faisait passer quelques fonctionnaires du parti à...

Il n'eut pas le temps d'achever. Farouche, Renaudel s'était dressé : — L'*Humanité* n'est pas un asile ! gronda-t-il.

Le plus drôle, c'est qu'il fallut qu'un ami vigilant retint Dubreuilh qui allait, comme d'habitude, applaudir de confiance le sous-directeur de l'*Humanité*.



La
conversion
de
M^e Bonzon

M^e Jacques Bonzon est bonapartiste. C'est à l'occasion du récent congrès des Jeunesses laïques que le fait nous fut révélé. A l'ordre du jour du congrès était portée la question de la reprise des relations avec le Vatican. M^e Bonzon ayant conduit une enquête sur le sujet, on décida de l'inviter à participer à la discussion. C'est M. Paul-Hyacinthe Loyson qui fit l'invitation par téléphone.

— Le congrès des Jeunesses laïques, questionna M^e Bonzon, qu'est-ce cela ?

- Le congrès des jeunes républicains, cher maître.
- Mais je ne suis pas républicain !...
- Comment ! vous aussi !... royaliste ?...
- Oh ! non... vous ne voudriez pas !
- Bonapartiste alors ?
- Pourquoi pas ?...

Après avoir obtenu l'assurance que le fait d'assister au congrès ne l'engageait nullement, M^e Bonzon accepta de paraître à la séance.

Il fallut pourtant lui faire connaître que le règlement exigeait qu'il prît une carte de congressiste, ce qui, d'ailleurs, n'était qu'une formalité sans autre conséquence.

Vingt-quatre heures après, le secrétaire du congrès recevait un refus motivé de M^e Bonzon. Ses opinions lui interdisaient de participer à un congrès républicain.

M^e Bonzon bonapartiste ! Voilà une fin qui n'étonnera que médiocrement et qui n'inspirera que de maigres regrets !

Pour aussi adversaire de l'Empire que l'on soit, il faut pourtant souhaiter au prince Victor, s'il passe jamais devant la Haute Cour, un autre avocat que M^e Maximium.

A
propos
de
Benoît Malon

On vient d'inaugurer, au Père-Lachaise, le monument Benoît Malon. Et, à cette occasion, on a beaucoup parlé de la vie du grand vulgarisateur du socialisme.

Mais nul n'a conté comment, pendant la Commune, Benoît Malon, traqué, fut caché dans un couvent, sous des habits ecclésiastiques, grâce aux instances d'une amie de la supérieure. Cette amie, c'était la mère du citoyen Francis de Pressensé, et c'est à ses bons offices que Benoît Malon dut de pouvoir gagner sain et sauf l'étranger après une semaine passée sous la botte.

Francis de Pressensé se garde bien de montrer ce titre de noblesse socialiste. Et, imperturbable, il se laissait récemment prendre à partie, au XIX^e arrondissement où il sera candidat, par de farouches coopérateurs ouvriéristes qui le traitaient de « bourgeois » et de « candidat des boutiquiers ».



Le
Briquet
de
l'Amour

C'est une grande dame, très accueillante, qui se plaît à recevoir dans sa charmante garçonnière des amis, triés sur le volet.

En gage de bonne amitié, elle a coutume d'offrir à l'élu du moment un briquet de platine enrichi d'un chiffre en saphirs.

Or il advint, l'autre semaine, que l'hôte du cinq à sept, sortant de l'aimable rez-de-chaussée pour monter dans l'auto de la dame, obligeamment mise à sa disposition, s'aperçut qu'il n'avait pas sur lui de quoi allumer une cigarette.

— Albert, dit-il au chauffeur, avez-vous du feu ?

— Voici, monsieur, dit l'homme du volant. Et il tira de sa poche un... briquet en platine enrichi d'un chiffre en saphirs !

(Dessins de GASCAR.)

LA VÉRITÉ



— Mais ne te promène donc pas toute nue !...

(Dessin de LUCIEN ROUSSÉAU.)

PIF ! PAF ! POUF !

M. PAUL DOUMER



Paul Doumer est un petit homme. Un petit homme sec, mais qui porte sa petite taille avec majesté.

M. Paul Doumer est un petit homme vertueux. Il ne boit que de l'eau, il n'entretient pas de danseuses, il a douze ou quatorze enfants, il est propre et travailleur.

Et il estime, sans doute, que si d'autres, qui ne réunissent pas toutes ces vertus, ont pu parvenir aux plus hautes fonctions de la République, rien ne saurait l'empêcher d'en faire autant.

Ces idées de grandeur lui sont venues en Indo-Chine. Parti là-bas pour éviter les poursuites de ses créanciers, il se crut bientôt le conquérant, Alexandre, César, Napoléon... soit qu'il prétendit, en redingote et sans sous-pieds, mater un de ces petits chevaux anamites pour qui le poids de M. Doumer lui-même est un pesant fardeau, soit qu'il allât, la nuit, au Yunnan, vérifier la vigilance de sentinelles qui le gardaient d'un ennemi inexistant.

Napoléon revint d'Egypte. M. Doumer revint d'Indo-Chine. Arrivé à Marseille il commença à donner des conseils à la France.

On s'aperçut alors qu'il avait le cerveau à la mesure de la taille. Et, lorsqu'à la veille de l'élection présidentielle, où la coalition des radicaux dissidents et de la droite nationaliste l'avait élu comme champion, il eut publié « Le Livre de mes fils », toute la misère intellectuelle de sa grandiloquence apparut avec un tel éclat que ce fut un éclat de rire.

« L'esprit d'un hanneton, dans le corps d'une sauterelle », le définit un collègue perspicace. Et l'appétit des deux.

Des financiers de second ordre eurent l'idée que cet assemblage par sa bizarrerie même pourrait servir d'enseigne. Les hannetons bourdonnent, les sauterelles sautent, et M. Doumer est infatigable. Il sauta de France en Russie, de Russie en Italie, d'Italie en Argentine, d'Argentine en France. Il bourdonna partout. Et comme les hannetons, parfois aussi, sont capables de traîner de petits chars en papier, M. Doumer en rapporta de petites affaires, assez mauvaises pour la plupart, que lança sur la place de Paris un établissement qu'on appela — par antiphrase, sans doute — le Crédit Français.

Entre temps le suffrage universel le rejeta, et le suffrage restreint l'accueillit, dans un bourg pourri de Corse. Car la finance ne l'a point dégoûté de la politique. Sentant monter à nouveau la vague nationaliste qui le porta jadis jusqu'à la porte de l'Elysée, il vient de résigner toutes ses fonctions financières. Et cet ancien leader radical, qui se fit jadis un tremplin de l'impôt sur le revenu, porte aujourd'hui dans sa petite personne et sa petite cervelle les espérances d'une clique de financiers dont sa vanité intéressée confond les intérêts avec ceux de la France.

UN BON AVOCAT



Où, mon client a tué cette vieille femme !

La connaissiez-vous, cette femme ?...

Renseignez-vous dans sa famille.

Elle était sale et répugnante...

Elle entassait l'or...

Connaissez-vous ses môrs ?

Elle buvait !

Il ne lui restait que quelques bribes de vie.

Il l'a achevée.

(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)

LA VIE

A

GRANDES

GUIDES



Ce fut d'abord un gros scandale. Il y eut des gagnants de distances, des entraîneurs mis sur la sellette et des propriétaires furieusement mécontents. Cependant les avis se partagèrent ; les sceptiques déclarèrent que l'on ne devait pas accepter comme infaillible la méthode du professeur Kauffman, sur le « doping ». Bref, en haut lieu on s'inquiéta ; une commission fut nommée et les expériences commencèrent.

On amena plusieurs spécimens de chevaux ; des gros, des maigres, des grands, des petits, des « pur sang », des « demi-sang », jusques et y compris des réformés de la C. G. O. On les numérotait, et quelques-uns durent subir le « doping officiel » ; après quoi, on fit courir les malheureux carcans. Le parcours effectué, on préleva la salive de chaque concurrent et les cotons imbibés de cette matière furent minutieusement analysés. Ce fut un emballement général. Un commissaire proposa même de prélever la salive des jockeys (proposition repoussée, le whisky n'étant pas un alcaloïde).

Les conclusions du professeur furent catégoriques. Tel cheval avait été dopé, tel autre pas, et c'était juste.

Devant des résultats aussi concluants, vous pensez peut-être que les sociétés ont agi et dans les cas de fraude ont sévi ! Erreur ! Depuis — à la grande joie des licenciés ès doping — les rapports sont enfermés dans de jolis cartons et l'on ne prélève même plus de salive.

Maintenant, si cette histoire vous amuse, nous la recommencerons en 19....., car ce fut d'abord un gros scandale...

O'Naïf.

Mon petit doigt m'a dit...

Le sport cycliste, tout comme le cœur, a ses raisons que la raison ignore.

Brocco, la merveille des derniers six jours de Paris dont les foudroyants emballages donnaient le frisson aux spectateurs, ne courra probablement pas dans la prochaine épreuve. Etre mal avec Desgranges, c'est n'être pas bien avec Durand, et n'être pas bien avec Durand, c'est être évincé par Coste, grand manager des courses cyclistes. C'est le cas de Brocco.

OMBRES CHINOISES

COUTANT FILS



AREMENT on vit plus beau titre de gloire. Il paraît — encore n'est-ce pas très sûr — qu'il est le fils de son père. Avec une obstination touchante, M. Zévaès l'affirme chaque soir, depuis deux mois, devant des foules criardes. Mais M. Zévaès prétend aussi que c'est un... (laissons-lui la responsabilité du mot). Il semble, d'ailleurs, que l'ancien député en rupture de circonscription ait surtout songé à se garder la place chaude pour mai prochain.

Mais nous sortons du sujet. La vérité est que nous ignorons — et que tout le monde ignore — si vraiment il existe un fils Coutant candidat, et probablement député demain. Aux côtés de M. Zévaès, toujours bavard et tonitruant, on voit bien un jeune homme très sage, au visage candide, éternellement souriant. Cette petite chose jalote, qui semble là surtout pour décorer la tribune, ne quitte jamais la chaise où on l'a fait asséoir. Elle ne profère aucun son. Et cependant, c'est elle que M. Zévaès affirme être M. Henri Coutant.

On sait pourtant encore quelques petites choses sur ce jeune homme bien sage. Un jour, M. Coutant père présenta M. Coutant fils à M. Caillaux. C'était au Palais-Bourbon, et Coutant père songeait à lancer son fils dans la carrière administrative. M. Caillaux consentit à embaucher le jeune prodige dans ses services.

Alors, fier, le père se retourna vers le fils, et, le congédiant d'un geste décisif :

— Maintenant, fiche-moi le camp, feignant, lui dit-il.

« Feignant ! » Quel trait de lumière ! Le jeune Coutant ne pouvait évidemment faire qu'un député.

Il le sera demain sans doute, car, dit un proverbe arabe : il y a une chose plus infinie encore que l'univers, c'est la bêtise humaine.



La pelote à aiguilles

= Larbins =
= de =
= Lettres =

M. Georges Lecomte pourrait-il nous renseigner ? La Société des gens de lettres est-elle une réunion de littérateurs ou un nid de politiciens ?

Voici, en effet, le néophyte qui sollicite l'honneur d'appartenir à l'illustre compagnie : Son Excellence Louis Barthou. Ses parrains se nomment : Edmond Rostand et — naturellement — Paul Hervieu. Ce dernier s'est d'ailleurs institué le remorqueur des ministériels affairés de renom littéraire.

L'article 5 du règlement de l'auguste compagnie demande aux sociétaires de fournir tous les renseignements possibles sur les postulants.

Notre confrère le *Figaro* trouve que, cette fois, la formalité est inutile, le candidat se recommandant par lui-même.

Vrai ?... Le *Bonnet Rouge* offre une prime à qui établira les titres de Barthou à faire partie des gens de lettres et la liste complète de ses œuvres.

Quant à M. Georges Lecomte, qui ne désire rien tant que le silence autour de sa nomination à l'école Estienne, espère-t-il s'assurer, en faisant ainsi rictus au gouvernement, un fromage encore plus copieux ?

= Les Fiches =
= ont =
= disparu =

Oui, mais...

« La nouvelle édition pour 1913, revue, corrigée, mise à jour et augmentée du *Répertoire des officiers francs-maçons*, vient d'être mise en vente aux bureaux de la Ligue militaire.

« Pour recevoir cette brochure franco, sous pli fermé, adresser un franc en timbres-poste au Secrétariat de la Ligue militaire, 20, rue d'Edimbourg, à Paris (VIII^e). »

(L'Action Française.)

= Le Marquis =
= de =
= Castelnau =

Le marquis de Castelnau s'est nommé chef d'armée. Il a choisi la plus importante des armées, celle qui doit porter les premiers coups en Lorraine.

On s'est demandé si la nomination de M. de Castelnau était légale, ce moine ligueur n'ayant jamais commandé de corps d'armée.

Au point de vue strict de la loi, le marquis de Castelnau est en règle. Son cas n'en est pas moins unique et sans précédent. De mémoire de militaire, on n'a jamais vu passer du commandement d'une division à celui d'une grosse armée.

Mais M. de Castelnau s'étant découvert un génie supérieur, le Parlement des trois ans le félicitera d'avoir songé à faire profiter la France de ses merveilleuses qualités.

= Justice =
= de =
= justes =

On sait que le citoyen Willm est indésirable depuis qu'un accident malencontreux établit qu'il ne redoutait pas d'attraper la jaunisse.

Depuis, on ne voulut ni le recevoir, ni l'entendre, à la section de Clichy-Levallois. L'exécution se fit par défaut.

— Willm est un avocat, dit l'un. Si nous l'écoutons, il nous « bourrerait le crâne ! »

— Sûrement, opina un autre : il nous en « mettrait plein les yeux ».

Et, sans plus de phrases, on prononça contre Willm l'excommunication majeure.

Entendre les explications d'un accusé ! c'est bon pour les magistrats « bourgeois ». Les socialistes de Levallois ne s'arrêtent pas à de telles considérations. Saint Karl Marx ne leur a-t-il pas conféré l'infaillibilité ?

= Si nous parlions =
= des =
= autres =

D'ailleurs, les relations de Willm avec Briand étaient le secret de Polichinelle, et il serait amusant de publier la liste des membres du parti socialiste — et même de la C. G. T. — qui accompagnèrent le député de Levallois chez le « Traître ».

On pourrait y ajouter les noms des députés socialistes qui déjeunent ou soupent avec des personnages bien compromettants — ce qui ne les empêche pas d'être les premiers à s'élever contre les « compromissions » de Willm.

Comme cela, pendant qu'on serait en veine de vertu, on pourrait compléter la charrette !

= Au Pays =
= du =
= Mufle =

— Quatorze francs par jour ? disait l'artiste, mais je ne peux pas m'en tirer à l'étranger ! Les voitures... l'hôtel... les faux frais... Non, vrai ! pas possible !...

— Voyons, vous n'allez pas me lâcher ? La tournée est prête. Je n'attends plus que vous. Venez au moins jusqu'à Bruxelles. La vie n'y est pas chère.

— Mais même pour Bruxelles, quatorze francs c'est insuffisant, avec nos frais. Vous le savez bien...

Et, gamine :

« Je ne pourrais même pas me payer un porto !... »

Alors M. Jacques Richepin, directeur de la Renaissance, laissa tomber :

— Oh !... si vous allez en tournée pour payer vos consommations vous-même !...

* * *

Sur la scène, la jeune fille auditionnait. On la sentait intimidée et sa pâleur et le cerne de ses yeux disaient assez l'effort de volonté qu'elle faisait pour révéler ses dons.

— Hé !... dit quelqu'un, du talent, la petite !...

— Voyons, mon cher, on n'a pas de talent avec des chaussures comme les siennes, repartit M. Samuel, directeur des Variétés, en tendant un index méprisant vers les bottines éculées de la postulante.

= Avant la grande =
= journée =
= d'adhésions =

On annonce que, pour donner plus d'éclat à la journée d'adhésions organisée par le parti socialiste, le citoyen Snell, secrétaire de rédaction de *l'Humanité*, vient de prendre sa carte du parti, ce qu'il n'avait pas fait depuis plus d'un an. Mais il faudra percevoir ses cotisations directement à la caisse du journal.

Le citoyen Snell est tellement occupé !

= Ne nous frappons =
= pas =
= mes frères =

Ça été une stupéfaction. L'autre jour, au bas du dernier conte-roman de Mme Lucie Delarue-Mardrus publié par *Le Journal*, on a lu le mot : *Fin*.

Qu'on se rassure : un autre roman va suivre.

L'APAISEMENT



(Dessin de LUCIEN ROUSSEAU.)



A bas le Spectacle!

M. Paul Franck fit preuve naguère d'une ingéniosité vraiment psychologique quand il annonça, dans son programme d'ouverture — au lieu de prôner la pièce de Chose ou de Machin — que les loges et avant-scènes de son théâtre seraient munies d'une rampe électrique, destinée à placer en pleine lumière les spectatrices, leurs charmes naturels ou falsifiés, et leurs riches parures!

C'était connaître à merveille l'état d'âme de la plupart de nos contemporains, qui viennent au théâtre pour tout autre chose que pour y goûter des joies spirituelles.

Pourquoi n'irait-on pas plus loin dans la satisfaction de ce goût avéré?

La preuve en est faite: la scène, les interprètes, les jeux frivoles ou graves d'une action dramatique sont désormais superflus.

Pourquoi astreindre à une attention pénible, à un mutisme inaccoutumé, à une immobilité douloureuse, des gens qui se sont réunis pour goûter les joies de la société?

S'il est bien entendu qu'ils sont sortis de chez eux en élégante toilette, pour se faire voir, se saluer, servir et baiser des mains, se livrer à des présentations et à des rencontres pré-matrimoniales, pourquoi troubler leur plaisir?

Supprimons donc, du spectacle, la scène, les coulisses, les acteurs et la pièce.

Nous y gagnerons, d'abord, de la place. Le « plateau » n'attend qu'un signal pour se transformer en places de luxe d'où l'on s'offrirait, mieux qu'ailleurs, à l'admiration des lorgnettes.

La pièce, les acteurs, l'auteur?... Mais nous les retrouverons dans chaque loge, à chaque fauteuil; ce sera vous, ce sera moi, et chacun suivra, dans nos papotages, ce joli drame ir-descriptible, malfaisant, inexplicable, qui est une soirée de bavardage parisien.

Dès lors, plus de gêne, plus de fatigue! Inutile de se creuser la tête, avant comme après, pour se faire une opinion et déchirer une œuvre.

Le problème de la critique est résolu du même coup. Les artistes?... Rien ne les empêchera plus d'assister au spectacle qui, sera, enfin, à sa place: dans la salle!

Et ce sera, chaque soir, répétition des couturières!...

JOSÉ DE BÉRY'S.

Vote for women!

Se fiant à la parole ministérielle, prenant même pour argent comptant les promesses qu'un humoriste lui fit par téléphone, M. André Messager crut, jusqu'à la décision officielle, demeurer à la tête d'une maison qu'il comprend si mal, mais où il dirige si bien les partitions wagnériennes.

M. Messager comptait sans ces dames.

Mlle Chenal, qui fréquente à ses moments perdus chez le Président du Conseil, et Mlle Henriquez, qui est en somme proche parente du ministre de l'Intérieur, n'oubliaient pas ces petits griefs qui font des haines solides. C'est pourquoi les visites intimes qu'elles ont accoutumé de rendre à des amis très intimes prirent tout à coup un caractère exceptionnel de diplomatie: et M. Chevillard fut préféré à M. Messager.

Thais et Vénus l'ont tombé, comme une walkyrie avait tombé jadis M. Pedro Gailhard.

C'est très lyrique.

Les Tentations de saint Antoine

Depuis qu'il veille sur ce théâtre auguste et quasi provincial, on y a fourni un travail formidable. Mille et une pièces nous ont été révélées en quelque six ans et, s'il n'en reste rien, c'est une belle chose que cet effort si magistralement désordonné.

Comme on se l'imagine, la subvention n'y suffit pas et les appels de fonds sont parmi les meilleures trouvailles artistiques du directeur. Mais tout s'épuise. Les demoiselles qui payent pour jouer la comédie préfèrent s'exhiber sur le boulevard. Sa troupe prend maintenant une belle tenue de médiocrité. Mme Simone, Mme Gilda Darthy, Mlle Ventura s'en vont ailleurs chercher — ou donner — fortune. Il y a bien encore M. Grétilat, mais il n'est pas milliardaire. A l'heure actuelle, on répète une chose du baron Henri de Rothschild: que fera-t-on quand les cinquante nouveaux billets seront usés. Il faudra, dit-on, déménager. Ah! si M. Albert Carré n'était pas si autoritaire, si M. Astruc formait une société bien solide...

Tout de même, c'est dur d'obéir publiquement à un autre, même quand il paie.

Parsifal à l'Opéra

La fermeture provisoire du Théâtre des Champs-Élysées privera les Parisiens des représentations annoncées de Parsifal en allemand. Tout l'intérêt de la création en France d'un tel ouvrage se reporte donc sur l'interprétation française qui en sera donnée à l'Opéra.

Il est dommage que M. Rouché ne puisse pas encore à cette occasion nous prouver combien sont injustifiées les craintes de notre excellent confrère l'*Intransigeant* quant à sa compétence directoriale pour une scène aussi vaste et dans une œuvre d'une telle ampleur. Attendons donc sans joie et sans trop d'illusions ce que réussiront la nullité de M. Broussan, la bonne volonté de M. Rabaud et la valeur relative des interprètes annoncés. Nous doutons que Mlle Lucienne Bréval assume une tâche au-dessus de ses moyens vocaux. Mais que nous donnera-t-on en échange? M. le marquis du Fresnoy exigera-t-il que soient récompensés d'une telle création le zèle infatigable et la superbe audace de Mlle Demougeot?

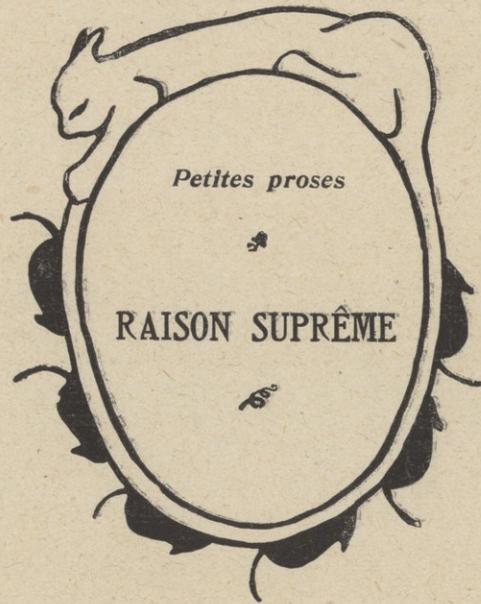
Les Dieux sont offensés

Où est le temps où M. Gabriele d'Annunzio et Bakst s'aimaient d'amour tendre? Ils s'envoyaient des dépêches enflammées. L'auteur du *Chèvrefeuille* ne signa-t-il pas aussi l'une d'elles:

« Vo re confrère en immortalité! »

Si ses dernières œuvres n'ont pas été toujours goûtées, le beau Gabriele continue cependant à faire le maximum dans les salons. Il a connu pourtant de charmantes défaites. Un jour qu'il jetait son amour en déclarations passionnées aux pieds d'une jeune femme, il reçut cette réponse:

— Relevez-vous; j'aurai du d'Annunzio, et du meilleur, pour trois francs cinquante.



Le chat d'un bond fut sur la table.

Vlan! un coup de patte, le porte-plume roule sous un meuble.

Je regarde le chat. Il me regarde et, vif, un balancement de sa queue balaye toutes les phrases de ma page.

— Qu'as-tu fait, chat?...

« Sais-tu si je vais retrouver la moindre trace des idées merveilleuses qui de ma plume venaient se coucher, dociles, sur le papier? »

Le chat lève son museau; dans ses yeux verdâtres loge une candeur si innocente que vraiment, si je n'avais

vu le forfait, je douterais qu'il fût coupable.

Je cherche longtemps mon porte-plume, et mes idées se sont enfuies.

Alors je dis:

— Chat, tu viens de commettre un sacrilège! Tu as détruit, peut-être pour toujours, quelque chose hors de ta portée par son essence supérieure: de la pensée humaine.

Splendide de nonchalance et de grâce dédaigneuse, le chat bâille et me répond — je l'ai entendu:

— Je m'en fous.

FANNY CLAR.



A Belles dents



L'autre soir, au « Petit Coin », Dollfus et son *alter ego* Buré se livraient à cet innocent petit jeu qui consiste à rechercher par quel enchaînement on se trouve fréquenter tel ou tel lieu.

- Qui t'a mené ici ? questionnait Buré.
- Un tel.
- Et Un tel, qui l'a mené ?
- Un tel.
- Et lui ?
- Geo M....
- Et Geo M.... ?
- Les gendarmes !



Un député aborde son Excellence Bourély, sous-secrétaire des Finances :

- Cher ami, j'ai à vous entretenir d'un projet...
- Passez au cabinet.
- Non, non, pas au cabinet, c'est extrêmement sérieux. Donnez-moi donc votre adresse d'honnête homme...



Sur le même Bourély :

- Vous n'avez pas honte, vous qui n'êtes pas encore complètement perdu, d'appartenir à un ministère de mazzettes et de renégats ?
- Mon ami, répondit l'Excellence, nous représentons la majorité de la Chambre.



- Avec votre sale politique, disait un militant enthousiaste à une des lumières du parti, nous aurons toujours du sang sur notre drapeau. Et le grand homme :
- On s'y habituera !



Henri Matisse examinait les œuvres d'un confrère. Le doigt tendu, important, Matisse fixait les toiles et laissait tomber :

- Creux.
- Creux.
- Creux.
- Creux.
- Alors, agacé, l'autre donne une légère tape sur le front de Matisse :
- Creux !!!
- Et une seconde sur le ventre :
- Plein !



On parlait devant le camarade Le Guennic, celui-là dont on n'a pas oublié l'action énergique dans le comité de grève des cheminots, de la nécessité pour la classe ouvrière de se développer intellectuellement.

- Et le moyen ? répondit-il. Tenez, moi, je fais cent conférences éducatives par an ; est-ce que j'ai le temps de m'instruire !...



C'était à Berlin, au cours du voyage d'études que les chefs de la C. G. T. firent auprès des organisations syndicales allemandes.

Le camarade Yvetot, un des secrétaires de la C. G. T., venait de faire devant six mille Allemands un discours enflammé, et d'ailleurs remarquable, car le camarade Yvetot est doué — au moins sous le rapport des dons oratoires.

Ce fut Bernstein, le grand théoricien de la Social-Démocratie, qui traduisit.

La traduction était d'une telle fidélité, le traducteur donnait une telle impression des paroles de l'orateur français, que les placides Teutons trépignaient d'enthousiasme.

Le camarade Yvetot exultait. La traduction finie, Yvetot, ému, emballé, va à Bernstein :

- Ah ! très bien... très bien, camarade !... A quelle corporation appartenez-vous ?



On rapporta le fait aux autres délégués français. Tout le monderit. Seul le camarade Jouhaux, secrétaire général de la C. G. T., ne rit pas.

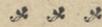
— Sacré Yvetot ! jamais d'autres... Eh ben, ils vont avoir une jolie idée de notre culture, les Allemands !...

Une journée, le camarade Jouhaux chercha le moyen d'effacer la mauvaise impression qu'avait pu produire Yvetot.

Le soir, enfin, il avait trouvé. Au banquet, Bernstein était là. Le camarade Jouhaux sentit que le renom du mouvement ouvrier français dépendait tout entier de cette minute. Souriant, dégagé, il tendit la main à Bernstein :

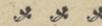
— Et cette polémique avec Kautsky, camarade Bernstein, où en est-elle ?...

(Il y a une dizaine d'années que cette polémique a pris fin.)



M. Perchot, directeur du *Radical*, était dans une colère folle.

— J'en ai assez ! j'en ai assez ! vociférait-il. Je vais écrire aussi !... Tenez, D....., prenez donc la plume : nous allons leur dire leur fait !



Connaissez-vous le citoyen Esca ?... Non ? Vous y perdez !

Le citoyen Esca est un des militants du parti socialiste (S. F. I. O.). Le citoyen Esca règne sur une petite cour de militants qu'on étonnerait fort en leur disant qu'ils ont encore quelque chose à apprendre.

On parlait devant lui de Balzac.

— Balzac !... dit-il, est-ce qu'on a le temps de lire ça ?...

Et comme on s'esclaffait.

— Je sais... je sais... Je ne l'ai pas lu, mais j'en ai entendu parler en d'excellents termes.



— Je vais faire une Revue scientifique, disait le compagnon Mallet, anarchiste individualiste, à un camarade.

— Mais il faut une culture que tu es loin d'avoir.

— Oh ! je vais travailler un an ou deux pour apprendre.



Il faut renoncer à relever toutes les bourdes journalièrement commises par nos critiques d'art les plus *avertis*. Mais parfois une perle se présente dont la beauté est telle qu'on ne peut résister au plaisir de la recueillir, de l'enchâsser et d'en faire apprécier à la ronde l'incomparable éclat.

A propos de la dernière vente Toulouse-Lautrec un M, Maurice Lang écrivait dans *Gil Blas* qu'on doit voir dans le maître des *Maisons closes* « un ancêtre spirituel de Maurice Denis ».

Allier le vitriol à l'eau de guimauve. Trouver une parenté entre le modernisme réaliste, le scepticisme désabusé de Lautrec et le mysticisme attardé, la foi désuète de Maurice Denis, voilà vraiment une idée fort originale !

Faut-il rappeler en outre que « l'ancêtre » Toulouse-Lautrec n'était que de quelques années plus âgé que son camarade Maurice Denis ? Quant à être spirituel, Lautrec ne l'était certainement pas autant que le joyeux M. Lang.



— Vous savez, camarade, que vos haricots ne cuisent pas, disait une timide et gentille petite ouvrière à un des répartiteurs de la coopérative socialiste « L'Avenir de Plaisance ».

Alors, très digne, comme blessé, le camarade riposta :

— Vous voudriez peut-être qu'on vous donne des haricots de bourgeois !



— Moi, disait un camarade conscient et organisé dans une récente élection prud'homale, je vote pas pour la liste... Y a pas de zingueur.



(Illustrations de JACQUES NAM.)

En Bataille !

La rumeur était grande au camp des vieux bonnets...
Aux armes ! — Tous ceux-là que si bien tu connais,
Peuple ! — pour les avoir jetés par-dessus rive —
Les chers « bonnets à poils » ressuscitaient... — Qui vive !
On entendait passer des appels de tambours !
Les « bonnets de coton » oubliaient d'être sourds
A ces refrains guerriers, et regardaient, pleins d'ombre...
— « Que veulent-ils ? Quel est leur chef ? Quel est leur nombre ? » —
Les blancs « bonnets de nuit » devenaient noirs... d'effrois !
Les riches « gros bonnets », eux, étaient plus adroits ;
Ventrus inassouvis, fantoches historiques,
Ils saluaient le plan des bonnets hystériques
Et l'or fier de leur coiffe allait à ces lurons !
Bonnets fleurdelysés les traitaient de larrons
En prétendant que, seuls, ils auraient la « Gamelle »...
Des camelots, des fous, les suivaient pêle-mêle,
Acclamant d'Orléans sur notre air des « Lampions » ! —
Les fins « bonnets d'évêques », aux formes de croupions,
Bénissaient cette lutte en priant Dieu le Père ;
Mais Dieu restait là-haut, tranquille en son repaire.
Et nul n'intervenait, et nul ne s'étonnait !
Les « bonnets de police » en jetaient... leur bonnet !

Nos ratapoils semblaient remporter le trophée...
Dame ! Ils avaient pour eux la sémillante fée
Qui des bords de la Meuse est venue à Paris !...
Et puis, les « bonnets d'âne » aussi, ces bons chéris
— Pour qui la discipline est la prime merveille —
Défendaient, défendront, demain comme la veille,
Ce qui pourrait bien être un jour leur râtelier !...
Jusqu'aux « bonnets carrés » des juges de métier
Qui leur prêtaient serment, trouvant la cause bonne !
Jusqu'aux « bonnets pointus » des savants en Sorbonne
Qui, très longs, opinaient — simplement — du bonnet !
Jusqu'au bonnet de ma grand'mère, qui donnait...

Soudain, dans le fracas de ce complot biblique,
Une voix retentit — « Vive la République !
« La vraie... oui, Messigneurs ! Allez-vous oublier
« Que son nom seul est là, qu'il nous faut l'habiller,
« Que nous lui préparons des effets à sa taille
« Et que nous la voulons en robes de bataille ? »

Le camp des revenants en demeura transi,
Car c'était un bonnet qui leur parlait ainsi...

Ohé ! petit bonnet ! ohé ! le « Bonnet rouge » !
Courage et belle humeur ! Gare à celui qui bouge !
Impose le silence aux vieux bonnets braillards !
Sois le bonnet-gavroche aux airs francs et gaillards !
Pose-toi crânement sur le front populaire !
Observe, nargue, joue... ou mords, dans ta colère !
Entends d'où vient la bise et chante au gré du vent !
Ohé ! petit bonnet ! « Bonnet rouge », en avant !...

Alfred VARELLA.

